

Normal, anormal

Daniel Ramirez

« Ce n'est pas normal », dit-on souvent, pour désapprouver quelque chose ou parce qu'un doute s'éveille. Ce qui est normal ne soulève pas de question : c'est aussi pour cela qu'il est moins facile de préciser ce que veut dire « normal ». On peut davantage désigner ce qu'il n'est pas : la culture de la normalité, qui génère parfois de la panique et des phobies envers l'anormal, nous permet de le qualifier, par exemple, de pathologique ou de monstrueux. Alors, qu'est-ce qui est normal ?

Remettre droit ce qui ne l'est pas

L'étymologie, de prime abord, ne semble pas nous être de grande aide, dans ce cas, car normal vient de *norma*, en latin, qui désigne l'équerre, instrument des artisans constructeurs proche de la règle, *regula*. Si la règle permet de tracer des lignes droites, l'équerre permet de former des angles droits. Autant dire, d'une façon populaire, le normal est ce qui est en règle – « réglo », entend-on parfois. Mais cette étymologie est-elle si anodine

que cela ? Car si c'est l'angle droit qui est visé, on peut dire, et c'est un lieu commun, que quelqu'un de normal devrait au moins se tenir droit, s'en tenir à la norme. En français tout du moins, les normes sont presque la même chose que les règles : critères, indications, conventions et injonctions quant à la bonne conduite, à sa présentation, au travail, à l'amour, bref, à nombre de composantes de la vie. Or, redresser ce qui est tordu semble être, depuis longtemps, une des vocations de la morale. Cela commence par redresser les corps, ce qui, comme l'a fait voir Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975), s'exerce dans toutes les institutions du pouvoir : prison, caserne, école, s'y emploient, chacune avec leurs méthodes et leur architecture.

Normal, anormal : une vision binaire du monde

Aujourd'hui, le normal semble être réduit à une moyenne statistique : l'anormal est donc ce qui la dépasse, soit par le bas, soit par le haut. Si la norme est simplement une

moyenne, un chiffre abstrait, il n'y a pas de limite claire entre ce qui est dans la norme et ce qui est déviant. C'est bien autre chose s'il s'agit d'un idéal, c'est-à-dire d'une forme considérée comme nécessaire dans le cadre de la conception d'un cosmos ordonné. Comme chez Platon, il se compose d'êtres se rangeant à des modèles idéaux. Plus nuancé, Aristote, en bon observateur de la nature, constatait des anomalies au sein du vivant : pour lui, les choses faites par la nature tendent à une fin qui est leur perfection propre. De ce fait, si les modèles de perfection sont les choses divines, incréées, comme le ciel étoilé, les objets qu'un artisan crée sont parfaits dès lors qu'ils tendent à la forme et à l'utilité qu'il leur a attribuées.

Le refus de l'anormal : héritage ancien ou construction tardive ?

Une vision fixiste de la nature a imprégné la pensée occidentale pendant des millénaires. Certaines conceptions du monde, pendant l'Antiquité,

donnaient pourtant de la place aux « ratés » et à l'innovation. De la Grèce à l'Inde, les civilisations anciennes en général assument la multiplicité, les hybridations, le mélange : il suffit de voir le panthéon des dieux de l'Inde, polymorphe et varié, les dieux égyptiens, créatures zoo-anthropomorphes, ou les Chaldéens, qui considéraient les déformations physiques comme signe prophétique. Dans la vision chrétienne du monde, en revanche, ce qui est corrompu et bizarre est l'œuvre de Satan. Malgré la moindre tolérance à la monstruosité du christianisme, un imaginaire inventif et fasciné par les créatures fantastiques a foisonné jusqu'au Moyen Âge. L'émergence de la modernité semble aller de pair avec un processus de normalisation, de rationalisation. En témoignent les techniques de l'enfermement et de la mise à l'écart qui, selon Foucault, correspondent à la naissance de l'État moderne.

Ce n'est pas anormal... c'est pathologique !

Avec l'apparition de l'évolutionnisme, une idée de l'essai, de l'erreur et même de l'improvisation (l'évolution

se produit par mutations hasardeuses) devrait être acceptée. Les choses changent : la norme n'a plus qu'une valeur fonctionnelle, puisqu'elle est ce qui assure la survie de telle ou telle espèce. Plus un organisme est adapté à son milieu et, ainsi, conforme aux évolutions de son espèce, plus il est normal. Ainsi, l'opposition normal/anormal laisse place à celle du normal et du pathologique : un organisme est malade lorsqu'il est mal adapté à son milieu et non conforme à l'espèce auquel il appartient. Georges Canguilhem a cependant montré que ce qui définissait la santé (la norme) était moins « la vie dans le silence des organes » (Leriche, 1936) que l'adaptabilité d'un individu, sa capacité à surmonter des crises, et même « le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever » (1966). L'anormal, donc, serait de n'être jamais malade...

Et le monstrueux ?

Comment expliquer que le rejet de l'anormal s'accompagne d'une peur et d'une fascination intenses pour les monstres ? À l'époque moderne, une science qui les étudie fait son entrée : la tératologie. « Le sommeil

de la raison engendre des monstres » proclame une gravure de Goya à la toute fin du XVIII^e siècle. Cette grande peur du monstrueux semble s'accrocher pour ne pas être délogée pendant le siècle du positivisme ! C'est ce qu'a annoncé Mary Shelley avec son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818) – précédé de quelques décennies par le *Faust I* de Goethe (1790). La raison même (la science et la médecine) engendre un monstre, en s'attaquant au sacré par le fait de défier la mort. D'après Georges Canguilhem, la norme pourrait précisément s'être construite au contact de ceux qu'on considérerait comme des monstres : « Au XIX^e siècle le fou est dans l'asile où il sert à enseigner la raison, et le monstre est dans le bocal de l'embryologiste, où il sert à enseigner la norme » (1966). On peut dire que nous vivons encore avec les monstres et la peur qu'ils suscitent : alors que la science-fiction a créé des monstres parfaits, dont la survie et la reproduction sont assurées en toutes circonstances, nous composons aujourd'hui avec la présence d'un virus au contact duquel nous créons de nouvelles normes.